

Mais voilà le dernier matin. Luc, Alexis et Marie-Alix sont déjà repartis il y a plusieurs jours : ils voyageaient plus 'roots', en bus local. Partis aussi nos camarades de gîte, le groupe de Massy et les deux Nancéens grands descendeurs de bières. Dans notre chambre, plus que le tapis sur lequel nous avons dormi dix jours... et pas trace de l'appareil photo de Georges. S'il l'a oublié la veille en haut du couloir de la Taoujdad, à la descente d'À boire où je tue le chien (la plus

belle et la plus dure de la face Ouest), il y en aurait pour deux heures à y aller voir. Mais s'il n'y va pas, pas sûr qu'il soit ramassé bientôt. Georges n'est pas à un baroud près ; on profite donc de quelques heures de rab et de thé à la menthe en essayant de faire patienter les mules déjà bâchées. Car parmi les luxes des 'refuges' de Taghia, il y a celui de se faire transporter son sac, à l'arrivée comme au départ, par un sympathique animal. Une idée à creuser dans les Alpes ! Quand le baroudeur revient,

bredouille, il est plus que temps de se mettre en route. Inutile de dire que l'appareil de Georges était en fait rangé au fond de son sac, sur la mule. Retour à Marrakech par les cascades d'Ouzoud (ça valait le détour). Encore un peu de tourisme dans cette ville tellement... touristique. Revenir à cette agitation perpétuelle nous donne un peu de mal. Ce sera quand même l'occasion de visites odorantes (les tanneries), colorées (le jardin Majorelle) et 'rui-neuses' (le souk !).

### **Taghia pratique**

*On lit ça et là qu'on peut grimper en toute saison, mais notre expérience d'avril nous fait penser que l'hiver est quand même à éviter. On est à 2000 m et il neige souvent. Beaucoup de voies sont en face Nord et doivent être fréquentables même en plein été. Le temps et les températures y sont de toutes façons très variables et les précipitations venues de l'Atlantique plus fréquentes qu'on ne l'imaginait.*

*Nous avons fait organiser notre transport depuis Paris, par Aziz ([www.azizrando.com](http://www.azizrando.com)), mais ça n'a pas l'air très difficile de se débrouiller soi-même en bus de Marrakech à Azilal puis en taxi collectif. Mais il faut alors prévoir plus de temps de trajet.*

*On trouve facilement à Marrakech ou Azilal des graines et fruits secs délicieux et bon marché qui font de parfaits vivres de course. À Taghia, chaque*

*famille fabrique son pain, toujours le même, parfait aussi pour le casse-croûte.*

*Côté matériel, le rappel de 100 m et quelques coinces sont indispensables. Des pitons nous auraient ouvert d'autres possibilités, mais il y a vraiment de quoi s'occuper deux semaines au moins sans en avoir besoin. La plupart des descentes se font (parfois délicatement) à pied, et les quelques rappels sont équipés.*

*Nous nous sommes reposés essentiellement sur le topo très complet de Christian Ravier, Taghia montagnes berbères (20 €), qui est joliment illustré même si pas toujours infaillible dans la description des voies. Il y a aussi de nombreuses pages volantes de topos rassemblées dans un classeur au gîte. Difficile de faire une sélection de voies : pour moi, à l'exception de notre échec dans le pilier Ouest de la Taoujdad, chacune fut un vrai régal.*

---

## **L'ESCALADE MODERNE À TAGHIA**

Par Alexis  
Loireau

**I**l fait froid au pied de cette face Nord au mois d'avril. Les petites terrasses herbeuses sont recouvertes de quelques centimètres de neige tombée les jours précédents. Le grimpeur souffle dans ses mains pour les réchauffer. Il se tord le cou pour regarder la paroi qui le surplombe. Il ne dit rien, il sourit.

Il pourrait être en train de se perdre dans les souks enivrants de Marrakech, il pourrait deviser sur la vie dure et tranquille dans les montagnes en buvant un thé à la menthe avec un de ses hôtes berbères. Mais il a choisi d'être là. Au fond d'une haute gorge, étroite et sombre, au pied d'un grand mur rouge déversant, il est encore plus heureux. Le temps d'une journée d'escalade, il va sentir, vibrer, vivre, exister juste un peu plus fort ici que partout ailleurs.

Le plaisir vient d'abord du bout des doigts. Le grimpeur caresse

doucement le beau calcaire rouge de Taghia. Il est lisse mais il n'est pas poli comme une surface artificielle, des micros pores le rendent adhérent, vivant comme le bois, sensuel comme la peau nue. Le calcaire est souvent considéré comme le meilleur terrain de jeu du grimpeur. Car à l'échelle des temps géologiques, l'eau le sculpte à sa guise, c'est la roche qui recèle la plus grande variété de prises. La diversité des formes inscrites dans les falaises calcaires dépassent l'imagination humaine. Certaines sont belles à regarder mais au relief trop peu prononcé pour que les mains s'y accrochent, d'autres semblent avoir été façonnées uniquement pour accueillir en leur sein des doigts humains. Ils cherchent, ils courent, ils effleurent ces proéminences, le désir monte, ils courent encore et encore et quand il n'est plus possible d'attendre car le désir est trop fort, ils se ferment avec force et délicatesse sur la première prise : l'escalade des *Rivières Pourpres*, cette voie à laquelle le grimpeur pense depuis plusieurs mois, vient de commencer.

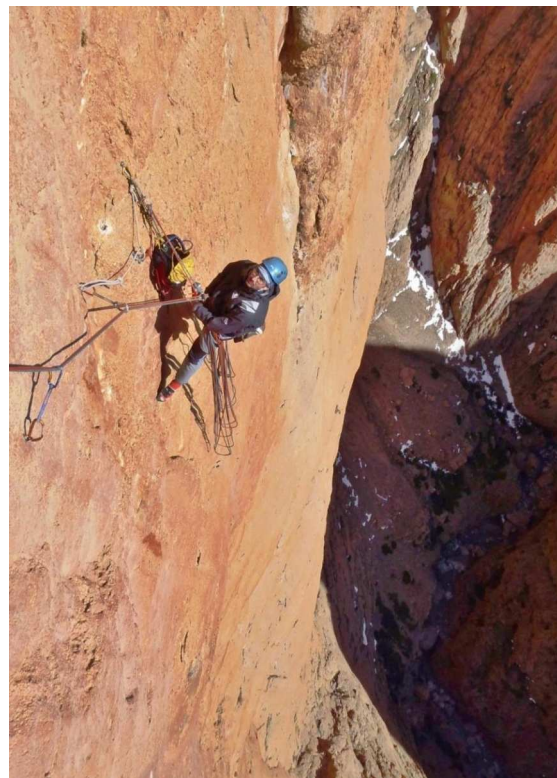
Il y a des hommes qui passent leur vie à chercher des belles parois à escalader. Des parois hautes, raides, pures, car une terrasse herbeuse est un bourrelet, un arbuste est une verrue, une zone fracturée est un champ de rides. Ils les observent de loin avec envie, ils les convoitent, ils élaborent des plans pour les conquérir, et ils les grimpent. Michel Piola et Arnaud Petit font partie de ces hommes-là. À Taghia ils sont tombés amoureux, ils ont vécu quelques-uns des plus beaux moments de leur vie d'ouvreur de voies d'escalade moderne. Les Rivières pourpres est un de leurs chefs-d'œuvre. Elle s'élève au milieu d'un mur rouge de 500 mètres de haut, dont 350 mètres déversants, où seulement une petite vire tout en haut vient interrompre l'élan du grimpeur.

Les ouvreurs ont suivi au milieu de ce mur rouge une ligne imaginaire qu'ils ont matérialisée en scellant dans la roche, tous les trois à cinq mètres, les spits qui serviront à l'assurage. Pour le répétiteur, la voie est désormais facile à trouver car les spits, en plus d'être assez résistants pour retenir n'importe quelle chute, indiquent le chemin sans ambiguïté. La difficulté, le plaisir sont ailleurs.

Les premiers mouvements, les premières longueurs s'enchaînent rapidement. L'escalade est fluide. Le grimpeur s'est bien préparé, il est à la hauteur du rendez-vous. Un rendez-vous dérisoire puisqu'il n'y a aucun enjeu. Un rendez-vous important quand même puisque l'enjeu est un plaisir profond, unique comme la beauté de cette voie exceptionnelle.

Dans l'escalade moderne, la manière importe plus que le sommet. Les voies modernes ne mènent nulle part. Il ne s'agit pas de transporter, parfois laborieusement, son égo jusqu'à la cime d'une montagne, il ne s'agit pas de souffrir du froid, de l'altitude, de passer des heures à serrer les dents pour quelques moments d'extase au sommet. Le plaisir dans l'escalade moderne est continu, il vient de la beauté de la gestuelle, de l'intelligence du corps, il vient d'un corps-à-corps où le grimpeur va bien au-delà de l'observation platonique de la nature : il la caresse, il l'enlace, il la sert dans ses bras et se meut à son rythme. L'escalade est une danse avec le rocher où la nature a inscrit des prises comme des notes. La falaise est une partition que le grimpeur doit déchiffrer et jouer avec son corps.

Quand il y a beaucoup de prises, quand la paroi n'est pas raide, la partition est facile à lire car il existe de nombreuses manières de la jouer, et toutes ces séquences de mouvements permettront de s'élever. Quand les prises sont petites, que la



Relais bien gazeux dans "l'Axe du Mal"

paroi est raide, voire surplombante, c'est différent : il n'existe souvent qu'une manière de franchir le passage. À cet endroit, la danse devient parfois un peu hésitante, un dialogue s'instaure entre le grimpeur et la roche car le grimpeur l'interroge. La conversation est complexe, parfois l'esprit se détache tout seul et se dit que cette inversée, il faut la prendre main droite pour arriver sur cette pincette qui sera meilleure en main gauche. L'esprit réfléchit de temps en temps, mais c'est surtout l'esprit-corps qui cherche ses mots. Nulle part ailleurs qu'à plusieurs centaines de mètres de haut, suspendu à deux petites prises par la force des bras et de la volonté, l'esprit et le corps du grimpeur sont autant indissociables. Ils balbutient ensemble un début de réponse, ils trouvent finalement la solution quand ils parlent suffisamment bien la langue du rocher. Alors, à cet endroit, tous les grimpeurs qui déchiffrent correctement la partition posent



les pieds et les mains aux mêmes endroits au centimètre près et dans le même ordre. Parfois à des années d'intervalle, sans s'être jamais concertés, ils répètent comme par magie exactement la même chorégraphie.

L'escalade moderne est un jeu avec une seule règle : il faut grimper en libre, c'est-à-dire utiliser uniquement le rocher pour s'élever, et réserver la corde, les dégaines et les spits à l'assurage. Bien sûr, le plaisir existe aussi quand on tire sur les dégaines ou qu'on se repose sur la corde, mais à partir du moment où l'escalade compte plus que le sommet, la règle du libre suit une certaine logique : il s'agit de s'élever en ne se servant que du rocher, de faire corps avec la nature en utilisant le minimum d'artifices pour se rapprocher le plus possible de l'essence de l'escalade : le solo intégral, trop dangereux malheureusement.

Les longueurs défilent, le vide se creuse, le grimpeur va puiser loin au fond de ses réserves d'énergie et d'expérience pour tout escalader en libre. Les difficultés dans les *Rivières Pourpres* sont continues, homo-

gènes. Le grimpeur est tout le temps très concentré, le plaisir vient aussi de la tension permanente. À chaque relais il croise son compagnon, une minute, guère plus, le temps d'échanger les assurages et quelques mots simples sur la beauté de la ligne. L'entente est parfaite, ils sont sur la même longueur d'onde.

En escalade le facteur vitesse est absent, mais il y a le vide qui se creuse sous le grimpeur, et il est tout aussi grisant. Il est difficile de comprendre les mécanismes d'attraction-répulsion pour ces deux types de situations potentiellement à risque. On peut juste constater que d'un côté, l'Homme a instinctivement peur de la vitesse et du vide, une peur qui sert à le protéger, et d'un autre côté, il aime jouer avec le feu.

Pendant l'escalade, même si le vide ne présente pas de risque, il faut des années, voire des dizaines d'années pour l'apprivoiser complètement, comme un animal sauvage tapi au fond de nous-mêmes. Au relais, le grimpeur expérimenté regarde vers le bas sans appréhension, il caresse le vide comme un tigre dompté à ses pieds. Quand l'escalade reprend le fauve s'ébroue, le grimpeur essaie de l'ignorer en regardant vers le haut, toujours vers le haut, jamais vers le bas, vers le fauve à ses trousses, mais le vide est obsédant, la peur ancestrale est puissante quand l'équilibre sur des prises minuscules est précaire. Le pouvoir suprême est de réussir à l'oublier complètement. Le grimpeur qui a su complètement maîtriser sa peur du vide ne se concentre que sur le plaisir de l'escalade. Parfois il évolue à plus de cinq mètres au-dessus du dernier spit mais il a oublié où il était. Il n'y pense plus car quand la paroi est déversante et qu'il n'y a pas de terrasse en-dessous, il sait qu'une éventuelle chute sera stoppée en douceur par sa corde dynamique, il ne touchera peut-

être même pas le rocher, il se jettera dans la gueule du tigre en toute confiance.

Parmi les sports de nature, l'escalade en grande voie moderne est probablement le seul où plus la difficulté est grande, plus le risque est faible. Quand la falaise est une dalle en deçà de la verticale ou que le grimpeur évolue au-dessus d'une vire et que le dernier spit est très loin, il sait parfois qu'il n'a pas le droit à la chute. Il y pense forcément, l'escalade est alors plus tendue, moins agréable. Dans les *Rivières Pourpres* au contraire, le dévers constant est la meilleure garantie de la sécurité de l'escalade, même quand les points d'assurage sont éloignés les uns des autres.

Il ne reste plus qu'une seule longueur difficile à gravir. Sur le topo, c'est celle qui a la cotation la plus élevée. Ça ne veut pas forcément dire grand-chose. La cotation est une indication doublement approximative de la difficulté de l'escalade. Subjective d'une part, parce qu'il est impossible de la mesurer précisément comme une distance ou un temps, elle n'est basée que sur le ressenti d'un ou plusieurs grimpeurs, en général l'ouvreur et les premiers répétiteurs. Elle est imprécise aussi parce que suivant le style de l'escalade, la morphologie et l'état de forme du grimpeur, il pourra trouver très différente la difficulté de deux voies ayant la même cotation.

La onzième longueur des *Rivières Pourpres* est annoncée 7b+. Le grimpeur a tout enchaîné en libre pour l'instant. Il n'y avait pas vraiment pensé avant, l'objectif était juste de se faire plaisir en grim pant au maximum en libre. Mais il se dit maintenant qu'il est tout près de faire toute la voie en libre. 7b+, c'est sa cotation limite à vue, c'est-à-dire sans connaître la voie. Il va évoluer dans une zone de grande incertitude où il échoue à peu près une fois sur deux. Le début de la longueur est encore



plus déversant que le reste de la voie mais les prises sont bonnes. Le grimpeur avance vite, serait-il particulièrement en forme ? Les mouvements coulent de source, la vie coule de source, elle est simple et belle. Une fois de plus, l'escalade est jubilatoire : cette longueur d'escalade, comme trois ou quatre autres plus bas, si elle était déplacée au milieu d'une des plus belles falaises du monde, Céüse, Rodellar, Kalymnos ou une autre, serait une des voies les plus classiques du site.

Il reste encore cinq mètres de falaise surplombante à escalader. Le grimpeur tient une réglette verticale main gauche, mais il ne voit rien plus haut. En escalade, quand la voie a déjà été gravie et qu'aucune prise n'a cassé, le grimpeur sait qu'il existe toujours une solution. Il faut chercher, dans certains cas longtemps, car la variété de mouvements qui permettent de franchir un passage est infinie. Parfois, le simple fait de décaler un pied de quelques centimètres va changer l'équilibre et va permettre de progresser vers le haut. Mais là, en haut de cette onzième longueur, le grimpeur ne comprend pas. Il ne voit pas de prise et ses bras déjà éprouvés commencent à tétaniser. Alors il s'élançait vers le haut dans un mouvement un peu désespéré, il jette sa main droite vers une petite aspérité qu'il croit apercevoir. La prise est toute petite, la main se ferme, pendant quelques fractions de seconde la main lutte, soutenue par un grand cri, pour s'agripper à cette prise trop petite, elle sert très fort, c'est elle-même qui hurle pour s'oublier, se surpasser, car la vie, la mort, tout dépend d'elle pendant ces quelques instants qui valent un siècle. Au moment où le cri se meurt, l'avant-bras explose, la main s'ouvre, le grimpeur tombe. Il ne sait plus où est le spit qui retiendra sa chute. Qu'importe, il sent le vide, il sent la vitesse, il joue avec le feu sans se brûler, et c'est bon,



que c'est bon, encore et encore. C'est la délivrance. C'est la fin du combat imaginaire. Il ressent un certain soulagement. Ce pas de bloc était juste un peu trop dur pour lui, en haut de la huitième longueur en septième degré de la voie.

Cerise sur le gâteau, exception à la règle, les *Rivières Pourpres* emmènent le grimpeur quelque part. Pas n'importe où : à la cime d'une montagne. Ce jour-là en haut de la voie, les deux amis sont arrivés à l'étroit sommet d'une belle aiguille en même temps que le soleil couchant enflammait le ciel. Alors, quand les joies de l'alpinisme viennent s'ajouter à celles de l'escalade, quand le bien-être est si grand qu'il côtoie la plénitude, le grimpeur a envie de partager ses émotions, et il se dit qu'il va prendre la plume...

ci-dessus : Luc dans "Canyon Apache"

page de gauche : Luc attaque "Les Rivières Pourpres" à la fraîche